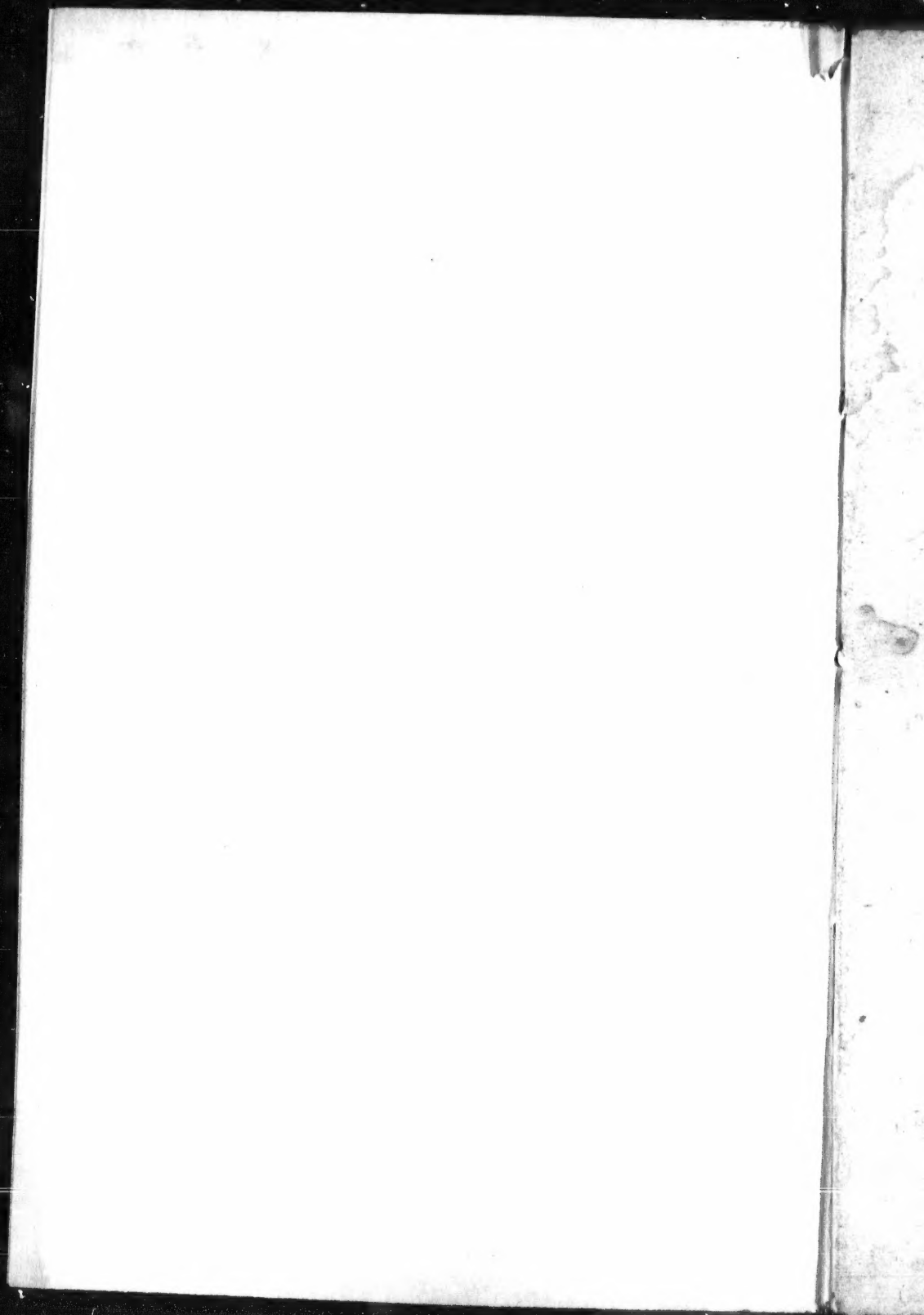




307.

LA NATIVITE DU CHRIST

LA

NATIVITE DU CHRIST,

LIVRE

envoyé pour être

APPROUVÉ

DE

**Notre Saint Père le Pape, et Monseigneur
l'Archevêque.**

**Fruit et recueillement du Jubilé pour
l'année 1865.**

Grande indulgence accordée aux lecteurs de ce livre.

ŒUVRES DE GROSPERRIN,

Ouvrier-Cordonnier.

**Imprimé par B. SAVAGEAU, Jr., pour le propriétaire
No. 8, Côte Abraham, St. Roch, Québec.**

1865.

LA NATIVITÉ DU CHRIST.

Il va sonner minuit, Jésus descend du ciel,
Attendez à genoux le fils de l'éternel,
Adorez donc le fruit d'une femme chérie,
Grande par sa vertu, c'est la vierge Marie.
Oh ! vous mère adorée, aimant le redempteur,
Qui sortez de vos flancs notre divin Sauveur,
Nous sommes à genoux en comblant de prières,
La femme la plus pure, et la plus chaste mère.
Esprit Saint, dans nos cœurs soit toujours attaché,
La vierge et ses élus sont exempts du péché ;
Pour le divin sauveur vous futes tendre et bonne,
Intercédez pour nous pour que Dieu nous pardonne,
Nous sommes prosternés, sachant bien qu'il le faut.
Vous offrant nos vertus ainsi que nos défauts,
Cherchant par vos bontés d'obtenir notre grâce,
Des péchés dont la preuve en est trop efficace ;
Car le divin Sauveur en sa Nativité,
Prouve à tous les humains la chaste vérité.
Où ce Dieu, dans vos flancs aujourd'hui se fait homme,
Victime des mortels d'un esprit trop difforme,
Contre la vérité formant rebellion,
Firent au divin Sauveur sa condamnation,
Priez, Priez pour nous, la plus chaste des mères,
Pour que ce divin fils, fit pardon à nos pères,
Et que par vos bontés, vos très grandes vertus,
Nous soyons près de vous, mis au rang des élus.
Chrétiens mis à genoux couverts par ces murailles,
De Marie adorez le fruit de ses entrailles,
C'est conçu de Dieu notre père éternel,
Qui nous envoie son fils ici sur notre autel,
O Jésus divin fils d'une vierge si bonne,
Tu descends parmi nous sans sceptre ni couronne,
Tu nais dans une crèche, ayant la charité,
Et tu ne rougis pas du rang de pauvreté,
Pourquoi dédaignes tu de ces palais splendides,
Où vont naître les rois plains d'orgueil qui les guide,
Préférant aux soldats ce très chaste berger !
Et laisse les guerriers voulant te protéger ;

Tu fais ces combattants ces grands chefs des batailles,
 Et tu viens naître ici entre quatre murailles,
 Et le bœuf réchauffait ton berceau verginal,
 En prenant garde au moins, de te faire du mal,
 Oh toi ! divin Jésus témoin de ma prière,
 Toi qui vois tous nos maux, qui voit notre misère,
 Viens répandre sur nous ta bénédiction,
 Nous sommes devant toi pleins de contrition,
 Et chérissons le jour qui donne la naissance,
 A cet Etre qui vient pour notre délivrance,
 Oh ! Merci mon Sauveur tout rempli de bonté,
 Qui sur la terre apporte en nous la vérité,
 Viens donc pour tes enfants qui prient et te réclament,
 Pour embraser leur cœur de ta céleste flamme,
 Viens donc de ta grandeur viens orner nos autels,
 Et puis de tes vertus éclairer les mortels,
 Apprends donc aux mortels élançés dans le doute,
 Comment aller trouver qu'elle est la bonne route ;
 Car nous espérons tous au bonheur éternel,
 Que tous les Esprits saint possède dans le ciel.

Vers de dix syllabes.

Divin Jésus qui brave tout entrave,
 Pour nous sauver tu naîtras cette nuit,
 Jette un regard sur l'homme trop esclave
 Et chasse au loin son oppresseur qui fuit
 Empêche au moins l'infame tyrannie,
 Des orgueilleux sur les faibles mortels ;
 Et fait cesser l'horrible calomnie,
 Que les méchants font contre les autels,
 Gloire à Jésus qui descend sur la terre,
 Pour effacer les péchés des humains,
 Qu'il fasse au moins cesser l'horrible guerre,
 Que font entre eux les Juifs et les chrétiens,
 Jette un regard sur la classe indigente,
 Trop victime des gens ambitieux.
 Etend grand Dieu, ta main noble et puissante,
 Sur ces humains, soit sans pain ou sans feux,
 Bonne Marie en ce temps tu sommeilles,
 Durant qu'il est des hommes oppresseurs ;
 Car pour Jésus leur fureur qui s'éveille,
 Pourrait, je crois, faire couler tes larmes.
 Eveille-toi bonne mère chérie,
 Car les méchants, vont aggraver ton sort,
 Ils ont jugé le doux fruit de Marie,

L'enfant Jésus est cherché pour sa mort,
 Priez mortels à l'âme noble et belle,
 Car le sauveur vient pour calmer nos maux,
 Et d'effacer la tache originelle,
 Du rédempteur c'est l'un de ses travaux,
 Priez Jésus Priez faibles mortels,
 Croyez moi bien le devoir vous le crie,
 Priez encor voulant monter au ciel,
 Priez Jésus et la vierge Marie.

Chant a la Sainte Vierge.

AIR :—*Partant pour la Syrie.*

I.

Viens embraser notre âme
 Du bonheur Eternel,
 Notre voix te reclame
 Toi qui règne au ciel.
 Salut femme chérie,
 Mère du Rédempteur ;
 A la Vierge Marie,
 Consacrons notre cœur.

} *Refrain.*

II

Reçois O vierge sainte,
 Les vœux de l'univers,
 Notre voix, notre plainte,
 Nos maux et nos revers.
 Salut, etc.

III

Salut Divin Sauveur
 Nous t'offrons tous un cierge,
 Honneur au Rédempteur,
 Noble enfant de la Vierge.
 Salut, etc.

IV

Honneur au Divin fruit,
 De la plus chaste Mère,
 Qui descend cette nuit,
 Se faire homme sur terre.
 Salut, etc.

Un
 Vu
 Mé
 De
 Le
 Et
 Et
 Po
 Le
 Of
 Et
 De
 D'
 N'
 Ou
 Et
 Le

V

Pour laver nos péchés
Par une fin cruelle,
Dieu doit nous effacer,
La tache originelle.
Salut, etc.

VI

Jésus descend du ciel,
Et laisse Dieu son père,
Du séjour éternel,
Il descend sur la terre.
Salut, etc.

VII

Car pour le genre humain,
Il vient payer la faute,
Adorons donc notre hôte,
C'est un être divin.
Salut, etc.

LES MARINS NAUFRAGÉS.

Un jour que l'atmosphère était fort orageux,
Vu que le ciel semblait embrasé par des feux,
Même on ne pouvait pas regarder le rivage,
De crainte que l'éclair ne brûla le visage,
Le tonnerre grondant donnait de la frayeur,
Et la voute azurée s'offrait tout en fureur,
Et pour dépeindre ici la terreur des navires,
Pour ma muse ces mots sont pénibles à dire,
Les voiles retirées de chaque bâtiment,
Offrait la triple peur que donnait l'océan,
Et ces pauvres marins qui coupaient les cordages,
Des vaisseaux délaissés, poussés par les orages,
D'autre coupaient leur mat et voguaient sous les cieux
N'étaient rien gouvernés qu'à la garde de Dieu,
Qui chacun se croyait vers son heure dernière,
Et chaque matelot récitait sa prière,
Le canon qui grondait redoublait la frayeur

Apprenant que les mers se trouvaient en fureur
 Il fallait voir plus loin la flotte balayière.
 Son ancre se rompaient, puis voguaient en arrière :
 Et malgré des marins les pénibles travaux,
 Il navigait poussé par la fureur des eaux.
 L'on voyait au lointain dans la tempête grise,
 Le bâtiment chagré qui se heurte et se brise.
 On plus loin tout trébuchant les pâles matelots.
 Qui gagnaient le rivage en nageant sur les flots,
 L'un s'enfonce, dans l'eau sa douleur est atroce,
 Son pâle compagnon manque à la fin de force,
 Tout se trouve emporté comme le mât d'unier,
 Et la cuisine saute avec le cuisinier,
 Malheur aux bâtiments sur la fureur de l'onde,
 Qui se voient sur les eaux quand la tempête gronde,
 Le tonnerre en fureur n'offre rien que fracas,
 Et fait craindre souvent qu'il tombe en éclat,
 Je plains ce bâtiment sur lavague écumante,
 Qui s'engloutit soudain sur sa quille inconstante.
 On croirait qu'il s'en va chavirer dans les eaux,
 Malgré de ses marins les pénibles travaux.
 Quel horrible malheur, si quelquefois la foudre,
 Frappe le bâtiment où se trouve la poudre,
 Tout s'envole en éclat, on ne voit que des feux.
 L'incendie allumé s'envole vers les cieux.
 Quand au ciel, si l'on voit les feux d'éclaire, qui brille
 Et puis qu'un bâtiment est en feu sur sa quille.
 Quel est donc le marin qui n'aurait pas de peur,
 En se voyant si près d'un aussi grand malheur,
 Le goudron enflammé pétillant et qui fume,
 Redouble la terreur quand le grand feu s'allume,
 Les cordes goudronnées brûlant au haut des mats,
 Annoncent de bien loin que c'est là le trépas,
 Ne voyant rien que feu briller dans l'atmosphère,
 Et les chaloupes au loin, par l'éclat du tonnerre ;
 Malheur à l'Être humain au bord d'un tel danger,
 Qui le voit et ne peut certe pas l'empêcher,
 Que doit faire à cette heure une infortunée troupe,
 Quand leur navire brûle, et qu'ils sont sans chaloupe :
 C'est donc là de ces gens la fin de tous leur maux,
 Et n'ont rien qu'à mourir par la fureur des eaux,
 C'est ce que m'a-t-on dit sur les eaux de la Manche.
 Cette tempête affreuse arriva le Dimanche.
 Chaque homme qui mourait par l'eau ou par le feu,

N'avait qu'à s'adresser directement à Dieu ;
 Mais pourtant malgré l'eau et le feu du tonnerre,
 Il est des naufragers qui regagnent la terre.
 Dieu permet que ces gens affrontent le trépas,
 Et veut les protéger pour qu'ils ne meurent pas,
 Un pauvre malheureux d'une tel incendie,
 Dieu permet que cet homme se réchappe à la vie.
 Et vogue deux cents lieues sur la face des eaux,
 Avec quelque débris provenant du bateau.
 Cet homme réchappa fort peu de nourriture,
 Qu'il put sauver du feu faisant une ouverture,
 Et malgré la fureur de ces temps orageux,
 Il supporta fort bien le chatiment des cieux,
 Il fallut qu'en ces lieux il montre du courage,
 Et braver l'océan au milieu de l'orage,
 Et nageant sur les eaux sur ces faibles débris,
 En n'ayant pour son corps certes aucun abrit,
 Ce Dieu qui régit tout ici dans la nature.
 Soutenait ce mortel presque sans nourriture,
 Cet homme aidé de Dieu n'avait foi que dans lui,
 Et voguait sur les eaux de jour comme de nuit,
 Il arrivait pourtant comme par un mystère,
 Sur son faible radeau débarque en Angleterre,
 Durant le même orage on vit dans ce moment.
 Un autre naufrager seul sur un bâtiment,
 Par le vouloir de Dieu se recharger la vie,
 Un tel succès, je crois, est bien digne d'envie.
 Le navire est brisé des vents impétueux,
 Qui lancent les ondes à cent pieds vers les cieux,
 Poussé par l'élément que l'orage foudroie
 Aucun des bâtiments ne suivit plus de voie,
 Que vous dirais-je enfin en parlant de revers,
 De ces pauvres marins, voyageant sur les mers,
 Voyez ce contre-maître à bout de son courage,
 Fut sauvé par son chien qui le traîne au rivage,
 Ce chien qui prit son maître au milieu des humains,
 Qui nagait dans les eaux, ou se noyait soudain,
 Et le traîna deux lieux dans l'eau qui fait ravage
 A force de nager le ramène au rivage.
 Un ami le plus vraie est selon moi son chien,
 Au moment du péril il vous le prouve bien,
 Mais de ses faux amis dont on voit la sorte,
 Soyez sure d'un refus s'il on frappe à la porte.

L'autre navire va trop poussé par le vent,
 Et vogue sur les eaux du terrible Océan.
 Les matelots ont fuit succombant sous la peine,
 Contre-maître est premier et même capitaine,
 Un seul mousse endormi reposant un moment,
 Est resté dans la cale au fond du bâtiment.
 Oh Dieu ! Qu'a son reveil qu'elle fut sa surprise,
 En voyant ces trois mats que la tempête brise,
 L'enfant mis à genoux implorait l'éternel,
 Et ne voyait en l'air que le feu dans le ciel ;
 Grand Dieu s'écria-t-il ah garde moi la vie !!!
 Et de t'aimer toujours sera mon seul envie !
 O Dieu conserve moi ! calme donc le torrent !
 Et donne moi la force à braver l'Océan !
 O toi ! Grand Dieu si bon témoin de ma prière !
 C'est toi qui m'as donné sur terre la lumière !
 Donne moi le courage au moment du malheur,
 Et calme l'océan trop grand dans sa fureur !
 Fais grand Dieu que je vive et revienne à ma mère !
 Pour que mon faible gain soulage sa misère !
 Grand Dieu pitié pour moi viens donc me protégé,
 Pour que je vienne en aide à mon bon père agé,
 Protège donc l'ainé d'une pauvre famille,
 Pour qu'un frère et ma sœur de mon gain s'en habille
 Protège donc l'enfant accablé de frayeur,
 Et qui n'a rien que toi pour noble protecteur !
 Oh Oui ! Divin sauveur veille à mon existence,
 Pour que je puisse au moins soulager l'indigence,
 D'un père qui me livre aux funèbres revers
 M'envoyant sous tes yeux pour traverser les mers,
 Implore donc pour moi bonne Vierge chérie,
 Vois moi donc à genoux qui t'honore et te prix ;
 Oui viens donc au secours du pauvre naufrager
 N'ayant rien que ta main qui peu le protéger,
 Sainte Barbe honorée, Oui je chérie ta fête,
 Viens donc à mon secours, viens calmer la tempête,
 Viens donc chère patronne au vrais navigateurs,
 Pour enchaîner la mer et calmer sa fureur,
 Veux-tu m'abandonner dis-le moi donc Naptune,
 Toi qui gouvernes l'eau par l'effet de la lune,
 Viens donc pour secourir un bien jeune marin,
 Qui te met dans tes mains sa vie et son destin,
 Toi Seigneur qui me guide et par les vents me pousse

Etends sur moi ton bras pour soulager le mousse
 Mais que vois-je ? le temps se calme dans les airs,
 Ce me semble que Dieu retient l'onde des mers !
 Oh Merci, mon sauveur qui fait calmer l'orage !
 Tu viens me protéger sur le bord du naufrage,
 Et par ta volonté retenant les torrents
 Je pourrai par ce fait revoir tous mes parents.
 Merci mon protecteur qu'en ce jour je réclame,
 Tu m'as bien exaucé, car je revois le calme,
 Ayant pu réchapper pour le moins du trépas,
 Prenons le gouvernail, ainsi que le compas,
 Servons nous maintenant du profit de l'école.
 Prenons pour conseiller l'aiguille à la boussolle,
 Et je dois sans retard vers mon gouvernement,
 Dériger sur les eaux mon faible bâtiment
 Qui je crois voir déjà notre côte de France,
 C'est donc maintenant la fin de ma souffrance.
 Et si mon armateur revois ses bâtiments.
 Moi je pourrai revoir pour le moins mes parents
 Que vois-je à mon aspect sur le bord du rivage,
 L'armateur, un ami qui me tribue mon gage,
 Alors sur ma poitrine un grand gage d'homme,
 Ce fut la récompense à mon peu de valeur,
 Une croix pour un mousse au sortir de l'enfance,
 Et revoir ses parents c'est noble récompense,
 Oh ! Merci mon Sauveur qui guide mon destin,
 De mon petit malheur voici la triste fin.

LE DÉPART DES PÊCHEURS.

AIR *De la fête du village.*

Partons pêcheurs
 Sur un lointain rivage
 Montrons du cœurs,
 Au moins pour notre ouvrage,
 Bravons les éclairs et l'orage,
 Qui pourrait bien gêner notre bonheur
 Vers Labrador marchons sans peur,
 C'est sur ces bords qu'il faudra du courage.

Refrain.

I

C'est maintenant le temps,
 Qu'il faut quitter cette île,
 Partons donc tous contents,
 Pour la maison Québécoise,
 Qui vagon sur les flots,
 Bravons donc les orages,
 Avec nos matelots,
 Cherchons d'autres rivages.

II

S'il nous survient des cieux,
 Une horrible tempête
 Soyons tous courageux,
 Tachons d'y tenir tête,
 Malgré notre détresse,
 Si le destin le veut,
 Mourons dans l'allégresse,
 Si c'est l'ordre de Dieu.

III

Ne craignons nul effort,
 Qui méprisons la peine,
 Écoutons sur ce bord,
 L'ordre du Capitaine ;
 Son ordre est notre Loi,
 Et notre obéissance,
 Le met au rang d'un Roi,
 Remplis de sa puissance,

IV

Travaillons sans regret,
 Honneur aux prolétaires,
 Cherchons les intérêts,
 De nos propriétaires,
 Honneur pour le patron,
 Et celui qui commande,
 Manœuvrons l'aviron,
 Sans nulle réprimande,

C'est donc à Blanc-Sablon,
 Et sur sa froide rive,
 Qu'un mardi l'on arrive,
 En bravant les glaçons,
 La fin de ce départ,
 N'est vraiment pas tout rose,
 Fallut qu'on nous dépose,
 Je crois dans l'anse Godard.

VI

Fuyant les Potentats,
 De leur fureur je tremble ;
 Alors sur un trois mats,
 J'en admirais l'ensemble.
 Dans ce Forto desert,
 On y vit plus tranquille,
 Qu'un tyran dans sa ville,
 En bravant l'univers.

VII

Réserveons un couplet,
 Au moins pour Vénérante,
 Objet de mon attente
 L'Etre le plus parfait,
 Car je brûle aujourd'hui,
 D'une bien sainte flamme,
 Mon amour la réclame,
 Et le jour et la nuit !

LA PRIÈRE D'UN ÉMIGRÉ.

Salut grand Dieu sur ton céleste Trône,
 Vrai président de l'immortalité,
 Ce n'est qu'à toi qu'on doit une coutonne,
 Maître des rois soutient la liberté.
 Veuille du moins par ton empire auguste ;
 Des opprimés refermenter les droits ;
 Fais succomber le tyran et l'injuste.
 Ton pouvoir passe amplement tout les vois,
 Vois de ton trône en la voute azurée,
 La pauvreté priant vers tes autels ;

Porte un secours à leur âme attristé,
 Nous t'implorons O Roi des immortels ;
 Secours nos corps et protège notre âme ,
 Contre l'abus de la perdition,
 Nous implorons que ta céleste flamme,
 Fasse fleurir notre religion.
 Tout cœur sincère sa croyance est bien bonne,
 Fait succomber la persécution,
 Quand un croyant au devoir s'abandonne,
 Voilà, je crois, une vraie union,
 Anéantis surtout l'hypocrisie,
 Qui veut flétrir l'homme religieux,
 Rends la vertu pour tout âme avilie,
 Nous t'implorons, O souverain des cieux,
 Fais que chaque homme à ta belle croyance,
 Soit éclairé de ta noble grandeur ;
 Et sache au moins amplement ta puissance,
 Pour t'adresser tous les vœux de son cœur,
 Vois les humains ambitieux du crime.
 Sous masque faux se servant de ton nom,
 Et sous l'oprobe attirant de l'estime,
 S'il en est un donne lui son sermon,
 Vois le méchant agissant par la ruse,
 Pour enchaîner le pauvre malheureux,
 De ton saint nom l'hypocrite en abuse,
 Pour agrandir son but d'ambitieux,
 Oh toi grand Dieu qui peut tout sur les hommes,
 Toi qui produis l'existence aux humains,
 Fais disparaître hypocrite et fantômes,
 Et prends le sceptre et pouvoir en tes mains,
 Tu peux toi seul à la misère humaine,
 Porter remède, aux méchants porter frein,
 Il n'est que Dieu dont la grandeur certaine,
 Peut avoir droit à l'honneur souverain ;
 Fait succomber amplement l'homme avare,
 Joignant les mains t'adore et son trésor.
 Préférant l'or à ta grandeur si rare,
 Te trahit même à l'heure de sa mort.
 S'il est des gens aimant la gourmandise,
 Fais que sur terre il n'est pas d'Etre humain,
 Allant prier pour la fainéantise.
 Un cœur sincère doit vivre de ses mains.
 Rends aux méchants, une bonté certaine,

Et fais, grand Dieu, qu'aux pieds de tes autels,
 Chaque mortel t'offre richesse et peine,
 Hélas ! Seigneur protège les mortels.
 Empêche au moins que les gens entre frères,
 Soient si méchants, et n'aient qu'ambition,
 Oui, punis donc ses enfants débonnaires,
 Qui veulent tôt avoir leur portion.
 Jette un regard sur la classe souffrante,
 Assujettie aux hommes exploiters,
 Ravielle au moins à l'âme palpitante,
 Que sans bon cœur, on trahit ta grandeur,
 Fais entrevoir au riche l'opulence,
 Que chaque humain doit pour la pauvreté,
 Un grand secours ou bien faible assistance,
 Selon son bien ou son humanité,
 Faut-il, dis-moi, que l'un, par trop de jeune,
 Tout en vivant du produit des travaux,
 Durant que l'autre en son réduit, lui, jeune,
 Courbé de peine, accablé par les maux,
 Jette un regard sur la pauvre orpheline,
 Pour l'or maudit, vendant sa chasteté,
 O toi Seigneur ! que ta grandeur Divine ;
 Soit le soutien de cette pauvreté.
 Fais que l'erreur ne soit plus la maîtresse,
 Et que de ce crime ou vice en vérité,
 Chez l'indigent amplement se disperse,
 Et que la femme aime sa pureté
 Empêche au moins qu'une être s'abandonne,
 Fuyant de toi le céleste trésor,
 Se prostitue, Eh quoi pour une aumône,
 Ou d'autre encore s'amasser beaucoup d'or,
 Ah ! qu'il n'ait femme élève d'indigeance,
 Qui de bon gré se pordigue le deuil,
 De sa vertu ou de son innocence,
 Quoi pour de l'or ou bien quoi pour l'orgueil,
 Obassez au loin tout odieux caprice,
 Chassez encore l'horrible volupté,
 Et que la femme en proie à l'avarice,
 Ne vende plus enfin sa pureté.
 Jette un regard sur cette étourderie,
 De ce jeune homme avide de plaisirs,
 Qui par la ruse ou la fourberie,
 Ne cherche rien qu'à plaire à ses désirs,
 Fais que ce riche avide d'exigeance,
 Ne veuille plus que l'or ou son discours,

Deshonnore la craintive innocence,
 Etant sincère en plein à son amour.
 Empêche au moins que la classe indigente.
 Leur soit livrée pour un susdit bienfait.
 Ah ! Pauvre fille, Ah ! crois-moi ma chamante,
 Fuis les flatteurs, ils n'ont que des forfaits.
 Fuis-les te dis-je, et ton âme craintive,
 Ne peut trouver qu'un bien terrible sort,
 Femme perdue ah souvent il arrive,
 Vilaine fin, ou bien, l'horrible mort.
 Donne à ton Dieu l'amour et ta croyance,
 Ah ! celui là ne te flétrira pas.
 C'est à lui seul qu'appartient l'innocence,
 Et c'est par lui que vient un doux trépas.
 Jette un regard sur ce père en famille,
 Que le destin a surchargé d'enfants,
 Qu'honnêtement il élève sa fille,
 Sans l'envoyer s'offrir pour de l'argent,
 Et qu'à son gré sa famille il élève,
 Sans envoyer son trop jeune garçon
 Pour l'exploiteur, au savoir il l'enlève,
 Son tendre fils privé d'instruction,
 De tes bienfaits, Dieu donne donc la preuve,
 Sur les humains accablés par les maux,
 Sur l'opprimé l'orphelin et la veuve,
 Et sur ces gens en proie aux lourds travaux,
 Oh viens, grand Dieu, que ta noble existence,
 Vienne à nos yeux montrer la vérité,
 Montre à tout homme, au riche, à l'indigence,
 Qu'on est heureux qu'avec la chasteté,
 Tout viens de toi, les astres, la nature,
 Nous quittons tout le jour de notre mort,
 À toi notre âme, ou chaste ou bien impure,
 C'est de toi seul que dépend notre sort.
 Toi tu peux tout en plein sur notre vie,
 Tout est à toi, terre même les mers,
 S'il y a des gens qui fausement te prié,
 Tu peux sous eux faire ouvrir les enfers,
 Vraiment tu peut tout faire et tout dissoudre,
 Enchaîner l'onde en tes puissantes mains,
 Et si tu veux réduire tout en poudre,
 Et disposer du sort des humains.
 Nous t'en prions, sert toi de ta puissance,
 Pour éclairer les pauvres malheureux,
 Etant jouet de l'homme d'opulence,

Fais que des gens soient moins audacieux,
 Fais que sur terre on aient la concorde,
 Et que partout se trouve un riche abord,
 Qu'on ne voient plus une horrible discorde,
 Qui des humains produit le mésaccord,
 On peut donner comme chose certaine,
 Le grand autheur c'est le vice d'orgueil,
 La volupté fait naître notre peine,
 Quand elle arrive au méchant vers son seuil,
 O toi ! Grand Dieu, dont la vaste carrière,
 Toi qui peus tout sur les faibles, mortels,
 Du Paradis tu ferme la barrière,
 A ces humains devenus criminels.
 Du Paradis ferme ta Sainte Porte,
 Au gens méchants aux avarés humains,
 A tous ces gens qu'égoïsme transporte,
 Et n'ouvre point à ces gens souverains.

UNE EPOUSE COURAGEUSE.

Air :—*Pour ton amour ma blanche Margueritte.*

I

Viens avec moi charmante Elizabette,
 Sur mon trois mats pour braver l'Océan,
 Tu seras reine au moins sur ma corvette,
 Et je pourrai t'adorer constamment,
 Quitte pour moi, quitte notre campagne,
 Viens partager mes maux et mes revers,
 Viens voir Cadix à Marid en Espagne, *bis.*
 Vers toi je peut traverser l'univers,

II

De ton amour, donne moi donc la preuve,
 Viens suis mes pas, je vais partir bientôt,
 Allons ensemble à la côte à Terreneuve,
 Pour habiter mon Palais à Fortot.
 Viens ne crains rien brave donc tout entraves,
 Viens pour orner la valeur d'un marin,
 Mes ouvriers pour toi seront esclaves, *bis.*
 Car dans ce lieu je plane en souverain.

III.

Enfants chers embrassez votre mère,
 Qui va partir pour un autre séjour,
 Peut-être à vous sur un autre hémisphère,
 Pensera-t-elle et la nuit et le jour.

Viens toi mon fils, et toi belle fillette,
Calmer les pleurs de l'auteur de vos jours,
Embrasse-les ma bonne Elizabette, *bis.*
Tu sais qu'ils sont le fruit de nos amour.

IV.

Dans ce désert, toi si douce et si bonne,
Les habitants ne chériront que toi,
Ce lieu pour nous, vaut plus qu'une couronne,
Puisque j'y suis regardé comme un roi.
Mes travailleurs respectant la puissance
Qui m'est de droit dans ce lieu de Fortot,
Tous avec moi, chérissent ta présence, *bis.*
Je suis heureux nous partirons bientôt.

V

Viens voir Fortot ah ! ne sois plus timide,
Viens visiter ces vallons, ces coteaux,
Ce beau domaine et déserts splendides,
Viens de tes yeux regarder nos travaux,
Je suis heureux de t'offrir à ta vue,
Ce que j'ai fait du moins depuis trente ans,
Vois sur ces claies, l'on sèche la mourue, *bis.*
Et chaque année l'on en fait tout autant,

IV

Depuis vingt ans sur cette terre aride,
Dans ce Fortot, je fus peu curieux,
Hélas pour toi vers cette pyramide,
Pour t'égayer j'y guiderai tes yeux,
Oui tu verras ce charmant édifice,
Plus de cent pieds élancés vers les cieux,
Et son sifflet imite l'artifice, *bis.*
Quand vient la nuit sont éclairés ces feux.

VII

Elizabette O mon ange, O ma reine,
Viens dans ce lieu pour m'offrir ton grand cœur,
Ton doux regard pourra garder ma peine,
Etant vers toi c'est là mon vrai bonheur,
Viens, suis mes pas, fais droit sur Marguerite,
Viens chère amie égayer mon séjour,
Rien pour mon cœur, n'est comme Elizabette *bis.*
A toi, ma vie A toi tout mon amour.

GROSPERRIN.

FIN.

Toute reproduction est interdite.

